

L'EXPOSITION COLONIALE DE NOGENT (1907)

Comment les « scandaleux zoos humains colonialistes »
inspiraient des réflexions
sur la relativité des civilisations

La Vie à Paris
par Jules Claretie
(*Le Temps*, 12 juillet 1907)

La vie à Paris à l'exposition coloniale. — De l'avenue de l'Opéra à Nogent-sur-Marne. — M. Jean Dybowski. — *La Route du Tchad*. — Comment fut vengé Crampel. — Les Touareg. — La civilisation ! — Le colonel Laperrine et le Targui. — Nomades pour noces. — Qu'est-ce que la civilisation ? — M. Chomereau-Lamotte et Nguyen Nan Tuong. — Les griots. — Patriotes et bouffons. — Une voix du pays. Exposition qui reste. — Le commandant Lenfant. — Livingstone et son inconnu. — Ce que ces Orientaux penseront de Paris.

J'ai donc fait en moins d'une heure ce voyage de Nogent-sur-Marne et je me suis brusquement trouvé transporté de l'avenue, de l'Opéra au bout du monde, en cette France d'outre-mer que nos explorateurs travaillent à créer, à agrandir, tandis que les déséquilibrés ont le prurit d'une France d'outre-tombe. L'exotisme est une des passions de ce temps-ci. Nous étouffons dans nos logis qui nous semblent aussi étroits que des cellules. Au contraire de Mme de Staël, nous n'avons qu'une idée : fuir notre ruisseau de la rue du Bac.

Les romans de Loti bercent nos rêves. Un voyage en Europe n'est plus qu'une course dans la banlieue. Plus loin, il faut aller plus loin ! Dans les sables avec le spahi, en Indo-Chine avec mon frère Yves, en Islande avec Yan et les morutiers. Et pour accomplir le voyage, il n'est besoin que d'un taximètre ou du Métro. M. Jean Dybowski, grand voyageur devant l'Éternel, a fait ce miracle de mettre l'Afrique et l'Asie à la portée du Parisien dans le *Jardin colonial* tracé en plein bois de Vincennes.

On entre et l'on se trouve chez les Malgaches. On fait quelques pas et voici un village canaque. Plus loin c'est la Tunisie, un coin de Tunisie dont les murailles blanches apparaissent parmi les palmiers verts. Chaque construction spéciale est entourée des plantes du pays. Le décor est exact et les accessoires sont « nature », comme on dit au théâtre. La ferme soudanaise nous transporte en plein Soudan. Au campement dahoméen, tous les souvenirs des excursions dramatiques. d'autrefois vous reviennent comme des songes lointains. Les bijoutiers sénégalais, qui font sur le bois dur de leur pays le travail de nielleurs des ouvriers de Zufoaga sur l'acier de Tolède et sculptent des cannes ou des noix de coco, vous regardent en riant, de ce bon rire des nègres qui serait menaçant s'il n'était confiant et enfantin, un peu narquois aussi. La haute tour chinoise domine, de sa fine construction aérienne, tous ces paysages de contrées diverses. Et les éléphants, condamnés au jeu des glissades, là-bas, ruisselants, d'eau, pareils à des bronzes luisants et mouvants, sortent du lac où ils plongent avec une volupté visible.

Il est délicieux d'oublier là, pour un moment, toutes les préoccupations qui vous ressaisiront dans un moment, les inquiétudes du présent, la crainte de l'avenir, l'agencement provoqué par l'éternel recommencement des fautes dont l'histoire, cette doctoresse, nous aurait dû guérir. Mais a-t-on jamais suivi ses conseils ou ses ordonnances ?

Autre doctoresse, la géographie nous apprend du moins ce qu'est le vaste monde, et une promenade à travers l'exposition coloniale, avec M. Dybowski pour guide, est une de ces bonnes fortunes qu'il faut se hâter de saisir. J'avais lu son livre, *la Route du Tchad, du Loango au Chari*, comme celui du commandant Lenfant et j'avais encore dans la mémoire les aventures de l'explorateur, illustrées des documents et aquarelles qu'il avait rapportés lui-même. Le portrait de l'auteur, dont le profil ressemblait à celui du docteur Pazzi, m'était resté dans la mémoire. Mais je ne connaissais pas l'homme.

Grand, bien découplé, sympathique et mâle, avec un sourire éclairant son visage d'aspect militaire, M. Jean Dybowski est bien le type de ces soldats de la science, pionniers et fourriers

de la civilisation, qui s'appellent des explorateurs. Il a créé ce Jardin colonial, cette école qui, par les fleurs, les plantes, les produits exotiques, est un si puissant enseignement de choses. Nous avons, en France, de ces institutions dont on ne parle pas assez, qu'on déclarerait incomparables si on les rencontrait à l'étranger, qui nous font honneur et que nous paraissions oublier comme si l'attention publique n'était préoccupée que de ce qui nous déshonore.

M. Dybowski est cet « Africain » — puisque, comme Scipion, nombre de nos savants mériteraient ce titre — qui, voilà dix ans, revenait du Sahara, lorsque, si je ne me trompe, le capitaine Binger lui proposa une mission qui se joindrait à celle de Crampel pour traverser l'Afrique, reconnaître le terrain, de notre Congo français à nos possessions algériennes. Jean Dybowski accepta, recruta des porteurs, une troupe, organisa son expédition, partit de Brazzaville, et, à travers des terres inconnues, où le seul chemin parfois est le lit de la rivière, il se lança à l'aventure avec ses Sénégalais fidèles.

En route, un vieux chef de tribu l'arrête, lui disant effrayé :

— Ne va pas plus loin. Le commandant ne m'a pas écouté et il a été tué. Biscarrat, son compagnon, a été tué. On te tuera !

Le commandant, c'était Crampel. Dybowski n'écouta pas le vieillard. « Je l'écartai et je passai », dit-il simplement. C'est le mot d'Œdipe dans Sophocle.

Il passa et arriva jusqu'au campement de ceux qui avaient égorgé Crampel.

— C'est là, lui dit un de ses guides.

L'aimable et charmant causeur qui nous conduit à travers l'exposition de Nogent attaqua le camp à la baïonnette après un feu de salve.

Les meurtriers de Crampel tombèrent ou s'enfuirent. Un enfant restait. « Je vais le garder avec moi et l'élever », écrit l'explorateur avec la même simplicité que tout à l'heure.

Et il recueillit les débris, les reliques de la mission Crampel : des bas noirs du voyageur, ses assassins avaient fait un sac.

Puis M. Dybowski continua sa route en des régions inexplorées, Yabanda, Bled-el-Kouti, à travers les plaines herbeuses ravagées par les musulmans, voulant rejoindre, là-haut, cette autre terre qui, de par les efforts d'autres Français, était devenue la France.

L'autre jour, dans le pavillon du Congo, un groupe de visiteurs forçaient en quelque sorte M. Dybowski à raconter son voyage, là, devant la carte géante où sur la muraille se trouvent marquées les étapes de tant d'explorateurs illustres. M. Dybowski parlait de tous ces héros et n'oubliait que lui-même. Un assistant le fit remarquer et nous applaudîmes de grand cœur le vengeur de Crampel dont les *reliquiæ* sont là, sous vitrine, comme les défroques d'un autre musée, d'une autre armée : celle de la science

— Et, dit quelqu'un, peut-être parmi les Touareg de l'exposition coloniale y en a-t-il dont les parents ont tué Crampel.

— On ne sait pas. Tout est possible.

Allons voir les Touareg. Ce sont ces mystérieux cavaliers dont le visage est toujours voilé, comme ces momies .au masque stuqué dont parlait hier M. Maspero. Il n'a pas été facile d'arracher ces errants à leurs sables. Mme Marie Gravier, qui s'était chargée: des négociations, a conté dans le *Journal des voyages* comment elle put décider quelques-uns de ces nomades à partir pour l'Europe, à venir à Paris, malgré les avertissements pessimistes des compagnons qui leur répétaient :

— Prenez garde! Les roumis vous emmènent pour vous supplicier, prendre votre sang, vous cuire les pieds, vous faire renier Allah !

Elle crut un moment qu'en plein désert, la caravane recrutée par elle allait l'abandonner. « La grève au désert, dit-elle, les Touareg syndiqués ! » C'eût été le comble.

Enfin on arrive à Oran. Mais le cri de la sirène effraye ces hommes, et l'un d'eux, épouvanté, s'enfuit, laissant là le quai, criant des « Allah ! Allah ! » par les rues. On ne l'a jamais revu. Comme le héros d'Alexandre Dumas,

Pour Yacoub, il est libre et retourne au désert !

Il y a un autre Targui que je me rappelle avoir vu à l'Exposition de 1889, masqué de son voile bleu, immobile, et regardant passer les Parisiens ricaneurs. Prisonnier là-bas, mais ici, sorte de bête curieuse, il n'avait, en quittant la mer de sable, été frappé que par cette autre immensité, la mer. Il s'appelait Ischekkad ag Rhali. Tant que dura l'Exposition, il resta là, assis la plupart du temps auprès de la mosquée en staff bâtie sur la rive de la Seine, Puis, revenu chez lui, il accepta de servir d'interprète à la mission Crampel et de guide à l'explorateur à travers les sables et l'alfa.

Ses compagnons retrouvés l'accusèrent-ils d'avoir trahi les mahométans pour les chrétiens ? Lui firent-ils .comprendre que ce qu'on pouvait piller, arracher aux .cadavres des roumis valait cent fois la somme que Paul Crampel avait promise à .son guide ? Le Targui livra la mission, et Crampel paya de sa vie la trahison d'Ischekkad ag Rhali. Il a disparu, le Targui et doit vivre encore, quelque part, en son Sahara. Il ne reste de lui entre nos mains que ces dessins coloriés qu'on voit à Nogent, dans le pavillon du Congo. Il cuve là-bas son crime. Sans remords, car il s'agissait du sang des roumis.

Tout explorateur est entre les mains de l'homme qui le guide. Le commandant Lenfant, alors capitaine, le plus doux des hommes, ne fut-il point forcé d'enchaîner le noir Iba Boye, qui, au Sénégal, fomentait la révolte sur le chaland d'une des boucles du Niger, et par deux fois voulut tuer son chef ? Et celui qui posait tout à l'heure la question a raison peut-être — oui, peut-être parmi ces Touareg qui campent à Nogent, ou qui, sur leurs chameaux, leurs lances aux fers, ouvragés dressées et terribles, passent avec une rapidité de vertige, parmi ces pillards du désert, y a-t-il des parents, fils ou frères des meurtriers de Douls, de Crampel et de Flatters. Qui les reconnaîtrait ? Ils ne quittent jamais leur *litham*, et c'est seulement lorsqu'on ramasse leurs cadavres qu'on peut voir enfin leur visage. Il semble que ce soient les « chauffeurs.», les francs-juges du Sahara, meurtriers aux traits invisibles. Mais non, ils se civilisent. Il en est qui, déjà, contractent des engagements dans les compagnies du colonel Laperrine, commandant supérieur du territoire des oasis sahariennes. Le séjour de Nogent-sur-Marne permettra à ces Touareg « en tournée », de dire à leurs compagnons que les roumis ne sont point des barbares. Un Targui, l'autre jour, un « bon Targui », voulait prendre sur son méhari un petit Parisien souriant pour lui montrer comment, du bout du pouce de son pied, on dirige un chameau, on le fait obéir à travers le sable. L'enfant avait peur, et le Targui aux dents blanches semblait désolé qu'on le prît pour un ogre.

Et précisément, ce colonel Laperrine, saharien éprouvé, et qui directement vient de rentrer du Touat à Paris, est allé visiter l'exposition de Nogent en compagnie d'un petit domestique qu'il avait là-bas à son service et qu'il a ramené en France. A peine arrivé à

l'exhibition touareg, voici que le Targui qui monte, impassible, la garde à la porte s'élançait sur le jeune domestiqué : il l'a reconnu, ils sont cousins et le lancier targui, si indifférent à tout ce qui est parisien, se met à trépigner et à danser de joie.

« Bientôt, écrit M. A. Terrier à un ami, tout le village est en émoi : c'est l'arrivée d'un « pays » chez les exilés, avec des nouvelles de là-bas. Le colonel Laperrine est reconnu par d'anciens méharistes des compagnies sahariennes

— El commandante Labeurrine ! El commandante !

On n'entend plus que ce nom : Labeurrine ! Labeurrine ! Et c'est une joie folle dans tout ce monde. Le plus drôle est que le jeune domestiqué ne voulait plus quitter ses compatriotes, et laissant là le commandant Laperrine, parlait de s'engager avec eux !

— Et, dit M. Terrier, n'est-ce pas imprévu, cette rencontre à la porte de Paris de ces deux Sahariens lointains ? Et quel dommage qu'on n'ait pu recueillir les impressions entre eux échangées sur Paris, les chemins de fer, le Métro et les visiteurs du dimanche. »

Mais quoi ? M. Terrier est rédacteur du *Journal des voyages*. Il voit ce Targui tous les jours.

Que n'interviewe-t-il les Touareg ? Les *Lettres touareg* et les idées du Targui sur la foule pourraient être de nouvelles *Lettres persanes*.

Lorsque mon vieil ami Georges Decaux, l'éditeur artiste, fonda ce *Journal des voyages* et publia les romans de Bousсенard — ce succédané de Jules Verne —, il ne se doutait pas que bien des années après, sa gazette chérie exhiberait des Marocains à la porte Maillot et des Hindous et des éléphants au bois de Vincennes, le tout bon teint, comme nous dit Léon Dewez, le successeur et continuateur de Decaux.

Mais il ne faudrait pas que ce bon teint déteignît, que Marocains et Touareg se « parisiniassent », trop, si je puis dire.

Pas plus tard qu'hier, un bon bourgeois féru d'exotisme vint demander à M. Dewez de lui prêter quelques Touareg pour figurer... dans un théâtre ? Non, dans un mariage.

— Un mariage ?

— Oui ! Cela distrairait les invités. Ce serait une note pittoresque.

M. Dewez refusa, naturellement. J'imagine qu'on lui répondit :

— C'est dommage. C'eût été « bien parisien » !

Et voulez-vous que je vous dise ? C'est en effet « très parisien », ce voyage à Nogent et cette visite aux choses inconnues. On éprouve là une sensation particulière, celle que donnerait un breuvage auquel le palais n'est pas habitué. On nous ouvre là une porte sur des mondes nouveaux. A voir travailler ces bijoutiers du Niger ou ces ouvriers artistes venus de l'Annam, on se demande si notre civilisation est aussi parfaite que nous le voulons bien croire et si chacun en ce bas monde n'a pas sa civilisation particulière, comme Alfred de Musset prétendait que tout homme a son « cœur humaine spécial.

M. Chomereau-Lamotte¹, aujourd'hui sous-gouverneur de la Banque, et qui, en 1873, haut fonctionnaire franco-asiatique, connu à Hué Nguyen Nan Tuong, alors ministre des supplices (nous dirions en France ministre de la justice), et depuis exilé par nous Tahiti, me contait qu'un soir, après une longue et fatigante discussion diplomatique et commerciale, ce Nguyen, un homme d'une intelligence et d'une valeur tout à fait supérieures, lui fit une véritable conférence, et des plus remarquables, sur la supériorité de la civilisation chinoise et annamite comparée à la civilisation européenne.

¹ Saint-Victor Chomereau-Lamotte (1847-1914) : chevalier de la Légion d'honneur du 5 février 1875 comme secrétaire-archiviste du conseil privé en Cochinchine, chef du secrétariat du Gouvernement ; services exceptionnels rendus à propos de la conclusion du traité de commerce avec le royaume d'Annam.

Président de la Banque Continentale de Paris (1912). Voir encadré :

www.entreprises-coloniales.fr/empire/Banque_continentale_de_Paris.pdf

Et comme on ne peut toujours parler de la politique et de l'art ou des lettres, on en vint aux comparaisons entre les femmes d'Asie et les femmes d'Europe, ce qui est une autre partie de la civilisation.

Le type idéal de la femme était, pour le ministre des supplices, un petit être grêle, gracile et jaune, qui se glissait caressant comme un jeune chat, enveloppant comme un reptile et dont la maigreur ne rappelait en rien les charmes de la Vénus chère aux Hottentots.

— Voyons, dit M. Chomereau-Lamotte, vous avouerez pourtant que rien n'est moins attirant, rien n'est plus laid, en vérité, que le rire d'une femme annamite aux lèvres fatiguées par la chique de bétel et de noix d'ara, et montrant une mâchoire aux dents noires et laquées. Oh ! la noirceur de ces dents !

Alors, Son Excellence, avec son gros rire habituel, d'interrompre son interlocuteur :

— Eh bien, et vos Françaises? Croyez-vous que nous ne les trouvons pas abominables avec leurs dents blanches ?

— Les dents blanches ?

— Oui. Mais elles ont des dents de chien ! Oui, de chien ! Et c'est pour cela que nous préférons celles de nos femmes, si brillantes et noires !

Ainsi va le monde. Chacun varie sur ce qu'on entend par la beauté. Et si les voyages forment la jeunesse, les voyageurs en rapportent le sentiment que rien ne réduit ni les préjugés, ni les mœurs, et que tout homme — Africain ou Indo-Chinois — est persuadé que sa civilisation est supérieure à celle du voisin. « Peut-on être Persan ? » A quoi celui-ci répondrait : « Peut-on être Français ? »

Et le pis, c'est que des Français ce qui paraîtra inattendu aux grognards se poseraient volontiers la question.

Il nous manque peut-être, pour nous rappeler que la question ne devrait pas même être posée, des « griots », comme ceux que j'ai vus à Nogent et qui, par une pluie battante, m'ont, dans leur case de boue — une rotonde de terre rouge protégée par un cercle de paille —, régalé de leurs chansons. Frappant de la bague de leur doigt sur leur instrument de musique formé d'unealebasse sur laquelle est une peau tendue, les griots, agitant aussi une sorte de marotte faite d'une queue de vache, nous amusaient de leurs grimaces, nous étourdissaient de leurs chants, tandis que la pluie, tombant droit, nous donnait la sensation même d'être enfermés dans un logis d'Afrique, à des milliers de lieues de notre Paris.

Ce sont, ces griots, des bouffons doublés de bardes. Triboulets qui peuvent devenir des Tyrtées. Amuseurs et agitateurs, ils peuvent passer de la farce à l'épopée. Ce qu'ils nous chantaient, c'étaient des drôleries éperdues. Et c'est la première fois que des griots, comme des Touareg, viennent d'Afrique.

Mais voici qui est inattendu parmi ces griots comiques, chanteurs de refrains populaires et « farce », comme disait Victor Hugo, il s'en trouve un, mélancolique et rêveur, qui, l'autre soir, s'avisait de chanter non plus les drôleries qui divertissent, mais les vieux chants du pays, qui parlent de la patrie et de la guerre.

Le soleil couchant échauffait peut-être l'imagination du griot épique. Il revoyait les reflets rouges sur le sable. Et sa voix s'élevait, prononçant des paroles belliqueuses que traduisirent les interprètes — quelque chose comme un bardit de nos pères :

« Ce sont les blancs qui ont vaincu nos frères N'oubliez pas vos enfants et vos femmes ! Vous êtes les fils de la terre libre », etc., etc.

Et, chose étrange à ces chants du pays, à cette sorte de *Marseillaise* noire, les compatriotes des griots s'exaltaient, s'agitaient, répétaient en chœur les paroles de colère. « Vous êtes les fils de la terre libre ! » ou quelque chose de ce genre. Il fallut les calmer. La contagion de cette fièvre pouvait devenir dangereuse. Elle gagnait tout le camp, et les yeux s'allumaient.

Qu'est-ce donc que cet invincible amour du pays qui fait bondir le cœur de pauvres noirs exhibés à la curiosité des visiteurs ? Et faut-il que les griots du désert viennent de

si loin pour rappeler au patriotisme non pas seulement leurs compagnons éloignés de leurs cases, mais les Parisiens un peu sceptiques qui, dans les refrains du 14 juillet, ne voient plus qu'une musique de quadrille ?

— Ce qui est triste dans une exposition, disait l'autre jour le président de la République à M. Dybowski après la visite officielle, c'est que ce qu'on y admire est appelé à disparaître. Du moins ici tout restera, et c'est le charme de votre œuvre.

M. Fallières avait raison. Il est agréable de se dire que ces bâtiments, cette exposition de l'industrie coloniale, dont les produits donnent une haute idée de l'activité française que cette admirable demeure d'un riche Annamite que des architectes de l'Annam ont reconstruite à Nogent, fragment par fragment, sculpture d'or par sculpture d'or; que ces jardins, ces serres, cet échantillonnage de la France d'outre-mer (pour répéter le mot), tout cela restera à demeure, et que les désœuvrés, les ennuyés, les névropathes, les flâneurs et les savants à la fois auront la consolation de fuir les autos, les tramways, le bruit, la cohue, la vie quotidienne pour se réfugier dans un coin du Sahara, de la Guyane ou du Congo, pour aller à si peu de frais à Madagascar ou en Indo-Chine, pour être pendant quelques heures en pays inconnus et faire, à peu de frais — une course de fiacre — les voyages que les Crampel, les Flatters, les Binger, les Marchand, les Monteil et les Dybowski ont faits au péril de leur vie.

Et je songe au commandant Lenfant, qui m'envoyait en partant, en s'enfonçant dans l'inconnu, une carte postale en m'écrivant :

« A bientôt ! »

A bientôt ! Cela veut dire des mois, de longs mois, des années. Des mois de labeur, de patience, d'endurance, de périls, d'héroïsme, de joies aussi, de ces joies que me peignait M. Lenfant en me disant :

— Si vous saviez comme on dort bien après une journée où l'on se dit : « J'ai avancé. J'ai montré la route. J'ai été utile. »

N'est-ce pas Livingstone qui raconte qu'une nuit, en plein désert, il était près de son feu, lisant la Bible, lorsqu'il vit apparaître, sortir de l'ombre, un homme, coiffé du « tropical helmet » de l'explorateur, qui lui demanda du feu, alluma sa pipe et disparut après avoir remercié, sans dire son nom, sans chercher à savoir celui de Livingstone, voyageur fantôme !...

Un fou ou un homme heureux, heureux de fouler des terres nouvelles. Heureux d'être libre. Heureux d'être seul.

Encore une fois, c'est un bonheur à facile portée, et qui n'est pas un rêve : c'est celui que souhaitait Souлары. Pour l'atteindre, on n'a qu'à étendre la main vers un bout de carton du Métro. Et l'on peut s'isoler jusque dans la foule, cette foule de Parisiens et de Parisiennes qui rient avec les griots et ont un peu peur avec les Touareg.

Les impressions de voyage variant selon les tempéraments et aussi selon les hasards du chemin, je me demande ce que les Congolais et les Annamites et les Africains du bois de Vincennes doivent penser du climat de la France.

Pour eux, ce sera toujours, quoi qu'on leur dise, le pays de la pluie. Ils sont là pour voir tomber les averses. L'été pluvieux n'empêche pas la foule d'accourir, mais ce sont des Français armés de parapluies que les hôtes temporaires de Nogent auront vus le plus fréquemment durant leur séjour. Ce qui n'étonne point les Tonkinois, qui ne se sépareraient pas plus de leur parapluie que le Louis-Philippe de la légende.

« En France, il pleut toujours », diront nos hôtes à leurs compatriotes qui leur demanderont des renseignements sur ce pays. Et c'est là toute la philosophie des voyages. On y pose en principe ce qui est l'accident et l'exception. La fameuse observation du touriste rencontrant une femme sur son chemin et notant immédiatement en son carnet cette constatation décisive : « Dans ce pays, toutes les femmes sont rousses » est la règle générale en fait de « tourisme ». Et je ne parle pas seulement des impressions de voyage fantaisistes, à la Dumas. Cet admirable Taine, en

son *Voyage d'Italie*, arrive à Bologne. Il prend place à une table d'hôte. Il étudie aussitôt et décrit ses voisines : « Ce sont bien là les femmes de l'école de Bologne, blondes, grasses. » Je n'ai pas le texte sous les yeux. Ces voisines pouvaient être des Anglaises, des Allemandes, des Suissesses. Nous sommes à Bologne. Il faut que les types rencontrés là se rapportent l'école bolonaise. Et je cite là un esprit rare et profond.

Donc, pour nos hôtes si divers du Jardin colonial, pour ces exotiques venus de patries différentes, la France est et sera le pays de la pluie fréquente. Ils auront pu songer, philosopher, comparer en voyant tomber les gouttes d'eau. Vainement leur expliquera-t-on que les étés chez nous ne sont pas tous aussi aquatiques.

« Allons donc : J'ai vu ! J'étais là ! » Et le fait est qu'il n'y a rien à répondre. Il semble que le baromètre et le thermomètre unifiés collaborent au détraquement général et que les nuages se syndiquent comme les Touareg au désert.

Le ciel, malgré les amendements et les lois, fait du mouillage. Les savants vous diront que le climat parisien, comme les cerveaux, a subi depuis quelques années des modifications notables. Les saisons traversent une crise, comme le Midi, et tout se tient en ce temps et en ce monde.

Oh ! la mélancolie des Arabes drapés dans leur burnous, sous la tente que fait plier l'eau du ciel ! Ils contemplent de leurs beaux grands yeux noirs les Parisiens mouillés qui les regardent. Les Ouled-Naïls, aux jupes éclatantes, semblent regretter, comme Mignon, le pays où fleurit l'oranger, où les dattes mûrissent. Seuls les petits Arabes, demi-nus, offrent, vendent obstinément des cartes postales, et leurs faces mouillées continuent à sourire en montrant des dents blanches. Ainsi les générations nouvelles s'adaptent plus vite aux nécessités de la vie.

Mais Paris, en vérité, me paraît avoir voulu réserver d'ironiques surprises et, comme on dit, faire une mauvaise farce à ces fils du soleil. Ce qui l'absout, c'est qu'il a sa part de cette plaisanterie mouillée.

- Vous allez au Conservatoire ? demandait-on hier à un Parisien de mes amis.
 - Oui, je vais au Conservatoire des rhumatismes. Je pars pour la campagne.
-